

Traces d'Histoire, histoire de traces *Ararat. Atom Egoyan*

Philippe Gajan

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2002). Compte rendu de [Traces d'Histoire, histoire de traces / *Ararat. Atom Egoyan*]. *24 images*, (112-113), 35–35.

Traces d'Histoire, histoire de traces

PAR PHILIPPE GAJAN

ARARAT ■ Atom Egoyan

Cinéaste d'une grande intelligence et désormais d'une belle maturité, Egoyan nous offre avec *Ararat* un film somme, qui est non seulement la somme de son œuvre mais qui en plus fait le point sur le pouvoir du cinéma de traiter de l'Histoire ou tout du moins de la côtoyer. Car si *Ararat* n'est pas un film sur le génocide arménien, fait historique acquis, et donc film destiné à un public qui a intégré ce fait, il n'en est pas moins un film sur les traces du génocide. C'est d'ailleurs à une véritable déclinaison de ces traces que nous convie le cinéaste. Il faut ici prendre le mot trace au sens large: le film englobe tout aussi bien les notions de mémoire, de représentation, de mythes, de symboles, d'interprétations, de transmission que de rapports entre les générations. Il y sera d'ailleurs beaucoup question de ces rapports de générations: père-fils, mère-fils, père-fille, mère-belle-fille. Autant de relations différentes, autant de rapports à l'histoire, et donc à la représentation du passé, différents et par là même autant d'histoires individuelles qui vont se croiser, se heurter, se faire et se défaire.

À la fluidité du récit d'Egoyan, qui réussit à son habitude à entrecroiser les mille et un fils de son écheveau pour tisser une toile d'une densité remarquable, vient se superposer une nouvelle dimension dans l'œuvre du cinéaste: ici, un tournage de film dans le film, la reconstitution historique d'un épisode particulièrement tragique du génocide qui sert de trame principale. Les histoires individuelles vont à un moment ou à un autre s'infléchir au contact du tournage fictionnel qui se déploie tout au long d'*Ararat*, à un point tel que la plupart des scènes clés de la dernière œuvre d'Atom Egoyan entretiennent un rapport avec un moment ou un autre de ce tournage.

C'est dans cette drôle d'alchimie entre les deux films que se situe peut-être le pari cinématographique le plus fascinant d'*Ararat*, car, à l'évidence, la reconstitution du massacre de Van mis en scène par un cinéaste interprété par Charles Aznavour est



Une démonstration à finir sur le rôle et les limites du cinéma?

un mauvais film. Mauvais et parfaitement discordant dans l'œuvre d'Egoyan. Mauvais voire abject lorsque arrive cette séquence où un soldat turc viole une jeune femme dans une carriole et que la caméra, en un lent mouvement, se déplace le long du bras de cette dernière pour dévoiler en fin de parcours sa fillette terrorisée. On n'est pas loin du travelling de *Kapo* cloué au pilori par Rivette.

Alors, les interrogations se bousculent: Egoyan aurait-il commis une erreur? Au contraire, voulait-il enfoncer le clou et de cette manière définitivement affirmer son engagement et offrir sa contribution à ceux qui luttent pour obtenir une reconnaissance enfin mondiale et officielle du génocide arménien de 1915, cautionné de plus par la présence d'Aznavour? Il serait beaucoup plus intéressant d'y voir plutôt le point d'orgue d'une démonstration à finir sur le rôle et les limites du cinéma et partant, de toute œuvre d'art face à l'Histoire, sur l'impossibilité d'affronter l'Histoire par la représentation, aussi fidèle soit-elle. En cela, Egoyan ne veut pas nier l'Histoire et notamment le génocide. Mais c'est à sa manière, toujours contemporaine, qu'il veut l'évaluer et surtout la remettre en question. On sait que dans son cinéma, il ne faut pas se

fier aux apparences, que, comme dans *Exotica*, il existe toujours un miroir sans tain pour basculer dans une autre réalité. Dans *Ararat*, un portrait en pied d'une femme à laquelle manquent les mains constitue un mystère dont la résolution n'offrira que peu de réponses en comparaison de ce qu'il a fait naître comme passions. Il n'est qu'une des facettes d'une vérité mouvante que le cinéma d'Egoyan s'efforce d'approcher, conscient, trop conscient qu'il ne l'atteindra jamais. À l'instar des grandes œuvres de l'histoire de l'art, *Ararat* renvoie à son spectateur, tel un miroir, ses propres interrogations. Il fait partie de ces expériences passionnantes qui agissent comme stimulant sur notre perception du monde, un monde enfanté par sa propre histoire mais qui n'en finit plus de la réinventer en même temps qu'il se mesure à elle. ■

ARARAT

Canada 2002. Ré. et scé.: Atom Egoyan. Ph.: Paul Sarossy. Mont.: Susan Shipton. Mus.: Mychael Danna. Int.: Charles Aznavour, Elias Koteas, Christopher Plummer, Bruce Greenwood, Arsinée Khanjian, Eric Bogosian, Marie-José Croze. 115 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.